

La statuaire clandestine

Serge Fisette

Number 17, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/947ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fisette, S. (1991). La statuaire clandestine. *Espace Sculpture*, (17), 38–39.

La statuaire CLANDESTINE

Serge Fisette



Il y avait dans tout ça une possibilité infinie de tintamarres, en même temps qu'une question de poids des choses.

Louise Viger¹

¹ Louise Viger, *L'éclipse, les délicieux*, no. 3, 1991. Pâte de sucre (à base d'acrylique), pâte de bois, structure de fils de fer, bois laminé sur châssis, encres, lampe halogène. 96,5 x 165 x 226 cm. Courtoisie de la Galerie Chantal Boulanger.

Louise Viger, *L'éclipse, les délicieux*. Galerie Chantal Boulanger, Montréal, 11 mai - 15 juin 1991

À l'automne 1988, Louise Viger présentait à la galerie Chantal Boulanger une série de personnages modelés dans des poses torturées, muscles et chairs palpitants, soumis à un désir envahissant et inassouvi. Alignés aux murs, les corps assombrés, têtes voilées, participaient d'un univers ambigu, agrippés à une corniche et affublés de parures comme des bannières baroques.

L'artiste récidive aujourd'hui, toujours chez Chantal Boulanger, toujours avec une galerie de personnages contorsionnés, se côtoyant dans un même espace. Mais les êtres ont changé depuis. De minuscules, ils sont devenus gigantesques, des fantômes blancs, étêtés, descendus des cimaises, debout désormais au milieu de la salle. Leur ombre toutefois est restée accrochée aux murs, sombre et noire.

Mais de quelles ombres s'agit-il? De quels personnages? Comment cette silhouette donne-t-elle à voir une configuration qui est celle d'un animal (coq, élan, oie...), tandis que selon "toute vraisemblance" elle devrait prolonger et "représenter" ce corps d'homme plié? Une gestalt impossible. Un subterfuge s'est produit entre l'objet et son ombre étale. Non pas une simple anamorphose, mais réellement un transfert, une métamorphose de l'un à l'autre. Éclairés d'en bas, au ras du sol, cinq êtres, figés

comme des statues de sel, renvoient sur les murs une forme qui n'est pas la leur, qui ne leur appartient pas. Trompe l'oeil? Illusion d'optique?... Ou bien les ombres cherchent-elles à (dé)montrer que ces corps, ces enveloppes physiques recèlent une autre présence, un double, un transfuge secret? Plusieurs niveaux de lecture sont possibles. Le corps n'est qu'un indice, un signe de passage, il est éphémère, évanescent. Chaque être est une figure qui en cache une autre, plusieurs autres peut-être. Toute figure est *d'abord* un masque, une tromperie, un artifice. Les corps sculptés par Louise Viger ont une certaine identité, minimale à vrai dire (des hommes nus), en même temps qu'ils restent flous, nivelés et anonymes. Ils n'ont que le poids de leur présence. Dans la galerie certes, mais aussi dans l'histoire. Ce poids lourd des hommes dans l'histoire, l'omniprésence de leur discours, le territoire qu'ils ont envahi en regard de la place et de la parole des femmes, de leur silence obligé plutôt, et de leur lieu restreint d'occupation. Ces corps d'hommes signalent et introduisent cela, l'autre, une altérité.

Agenouillés, bras tendus, ces êtres ont une parenté avec les anges peints des Annonciations. Un emprunt à l'histoire. Ils s'inspirent de ces admoniteurs que les artistes de la Renaissance installaient à l'avant du tableau pour diriger le regard du spectateur vers la scène centrale sacrée. Citateurs, ils sont aussi des incitateurs. Leurs mains, leurs gestes ont

des attitudes de bienvenue, d'acceptation et d'humilité. Ils renvoient, ouvrent à un autre univers, ils annoncent, ils invitent. Et cette invitation est ici livrée avec les mains. Ce sont elles qui parlent, qu'il faut écouter et entendre. Elles gesticulent. Ce sont elles qui, en manipulant leurs doigts agiles, recréent sur le mur la tête manquante du personnage, suppléent à la bouche absente pour porter la parole. Ce sont elles qui donnent une identité à ces êtres qui n'en possèdent pas. Cette statuaire inerte prend vie de l'ombre qu'elle suscite, laquelle l'engendre à son tour : un bestiaire issu de corps mutilés, de corps qui, bien qu'ils soient inspirés des anges, n'en sont pas moins devenus des bêtes. Dans l'échelle de l'évolution, une mutation s'est opérée, une mutation vers le bas à vrai dire. Dualité entre des pôles, entre l'ange et la bête, l'ombre et la lumière, le blanc et le noir.

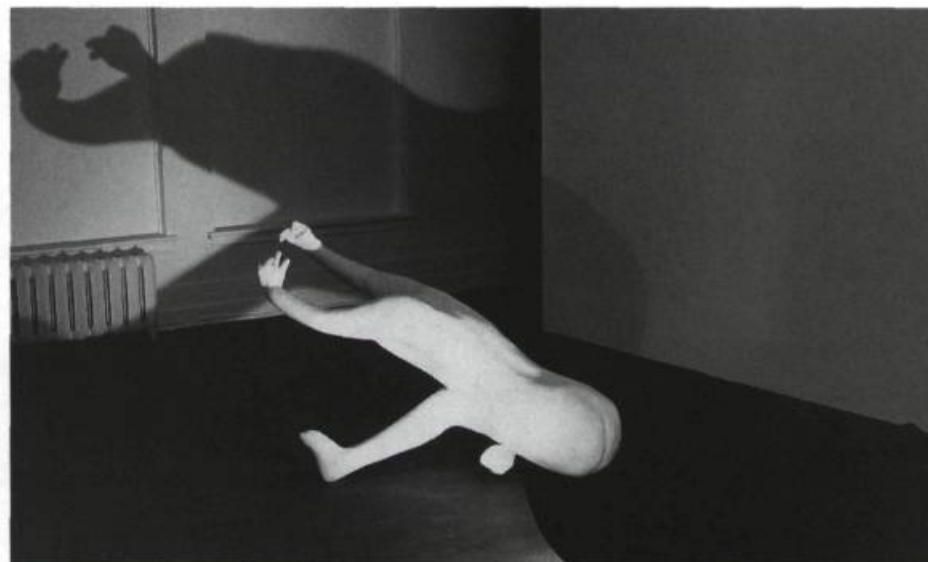
Paradoxalement, les sculptures de Louise Viger ont besoin du mur pour exister, se révéler. L'artiste juxtapose deux dimensions, spatiale et picturale, inextricables. Il y a polarité, duplicité des figures. À la masse en ronde-bosse des personnages s'ajoute la planéité de leur représentation, le rabattement en deux dimensions. La sculpture est à la fois objet et image indissociés, elle se déplace et alterne de l'un à l'autre. Il y a prolongement, mais aussi négation mutuelle. L'artiste installe une distanciation entre les deux et, par là, ramène chaque médium à sa spécificité, à contre-courant du mouvement actuel où tout n'est qu'hybridation et mixité. Louise Viger, au contraire, rétablit la sculpture dans ce qu'elle a de plus pur et de plus intense. Son travail en est un de modelage où l'usage des mains tient une place importante, le travail sur le corps aussi.

La démarche, à la fois classique et neuve, s'inscrit dans la tradition de la statuaire monolithique. Elle la poursuit en même temps qu'elle la dépasse en apportant des solutions et des points de vue autres. Par exemple, l'artiste réintroduit le socle, évacué depuis longtemps, mais elle le fait en créant un rapport d'échelle, une dynamique entre la base et l'oeuvre. Les cinq personnages sont posés sur le sol mais entourés, encerclés de rampes en bois aux lignes sinueuses (des formes épurées, "abstraites" qui, dans un autre contexte, seraient des sculptures en elles-mêmes). Ces bases rappellent un socle, un piédestal éclaté. Elles ne supportent pas le personnage mais l'enferment dans un îlot, circonscrivent son territoire. Les êtres sont bien au niveau du spectateur, mais relégués à une certaine distance. Par ailleurs, ils débordent de cet espace balisé en projetant leur ombre. Une extension et une extrapolation engendrées par la source de lumière placée très bas, à l'intérieur des enclos. Et cette ombre, en dessinant une faune indigène, typique d'ici, établit un lien direct avec l'imaginaire collectif.

Les oeuvres de Louise Viger sont dramatiques, et leur installation, à la galerie Chantal Boulanger, s'avère théâtrale et bouleversante. Les hommes sont sans visage et donc sans parole. Aucun face à face n'est possible, aucun rapport de force non plus. Les enjeux doivent se disputer à un autre niveau, celui du corps. L'épiderme est une poudre blanche d'aspect cristallin qui, à prime abord, fait penser à de la poussière de marbre. En fait, il s'agit de pâte de sucre, comme on en utilise en pâtisserie pour dresser

des pièces montées. Le sucre est relié à la bouche, donc à la parole; il est associé à la neige, au miroitement, il a quelque chose de doux, il flatte le palais et séduit. Mais de quelle séduction peut-il s'agir puisque ces délicieux relèvent plutôt du monstrueux?

Dans la matière sensuelle des corps, dans la douceur des courbes des enclos, Viger théâtralise la séduction et la coquetterie. Mais ce sont des hommes qui sont dotés de ces qualités, jadis dévolues aux femmes. Au-delà des apparences premières, c'est du féminin dont il est aussi question. L'icône a basculé dans l'indiciel. C'est le regard de l'un qui est posé sur l'autre. Un climat de proximité est instauré, une situation d'intimité et de confiance,



de celles où l'on peut se risquer à dire, à révéler, là où rien n'est vraiment accompli, achevé. Les êtres sont enfermés dans une parenthèse, telle un aparté dans un texte, dans un discours. Ils ont les mains et les bras en forme de parenthèse, qui est une parole concise, concentrée, dévoilant ce qui n'est pas dans la narration générale, ce qui est en marge, à part, un secret. Ce temps d'arrêt privilégié suscite les possibles les plus extravagants, comme dans une fête folle de carnaval, une mascarade durant laquelle on lève les interdictions et s'octroie toutes les libertés, celle de changer de peau ou de tête, de changer de sexe si l'on veut. C'est un moment de l'éclipse, signe de dérèglement cosmique : entre la lumière et l'ombre, les corps s'interposent et sont occultés, éclipsés.

Louise Viger présente des personnages en situation de spectacle qui créent un théâtre d'ombres. Imposantes, exacerbées, elles dépassent et submergent les corps qui les suscitent. Non pas une ombre étroite de plein jour, mais longue et rampante comme au soleil couchant, ou à la nuit bleue à la lueur des réverbères. Une ombre qui rase les murs. En entrant dans la galerie, nous sommes confrontés à cela. Nous pénétrons dans cette caverne allégorique de Platon, un univers paradoxal où se dévoile le jeu des illusions. Confinés depuis toujours dans cet antre obscur, des gens voient des formes s'agiter sur les parois et les confondent avec la réalité, alors qu'elles ne sont que le reflet de ce qui bouge au dehors,

dans le monde extérieur qui, lui, constitue l'univers réel. Prisonniers de la grotte, ils sont aussi prisonniers des apparences, pris au piège, bernés par des sensations qui sont fausses. La véritable connaissance se situe ailleurs, par-delà le seul aspect sensible des choses.

Louise Viger sculpte une statuaire difforme et clandestine. Nouveaux orants ou colosses, ils sont peut-être des femmes, peut-être des anges ou des bêtes; nouveaux Atlas, ils portent sur leurs épaules non plus le monde, mais le poids d'autre

chose, d'un artifice, d'une armure en sucre qui s'effrite. Cette statuaire captive s'estompe peu à peu, elle est en voie de disparition. Ces hommes sont en train de se dissoudre, de se diluer, tandis que sur les murs se dressent leurs ombres impossibles, proéminentes et gigantesques. Quelle est la part de vérité, la part d'illusion? Où commence le réel et jusqu'où s'étend-il? Dans quelle mesure peut-on faire confiance à ce que l'on perçoit comme étant la réalité des choses? Et qu'en est-il de la réalité de l'oeuvre d'art, issue de l'imaginaire?... L'artiste n'est-il pas ce faiseur d'images, ce faiseur d'ombres dont parlait Platon? ♦

1 Louise Viger, "Le troc des places", in : *Les indolentes, le troc des places, les colporteurs, le petit marin seul, les sirènes*, Les Éditions du Fatras, Montréal, 1989, sans pagination.

Louise Viger, *l'éclipse, les délicieux*, 1991. Pâte de sucre (à base d'acrylique), pâte de bois, structure de fils de fer, bois laminé sur châssis, encres, lampe halogène. 91,5 x 212 x 272 cm. Photo : Louis Lussier.